

# Les poubelles de la honte !



Notre quartier vient de vivre des situations indignes de notre Métropole. Les rues de notre village ont été enfouies sous des décombres à la fois sales, nauséabonds et dangereux pour la santé. Le « bien vivre ensemble », dans un environnement sain martelé par les autorités comme un engagement catégorique, n'a pas survécu aux exigences des éboueurs bien décidés à laisser les déchets s'entasser dans toute la ville au détriment de tous les usagers. La fin justifie-t-elle les moyens ? N'y a-t-il pas d'autres solutions pour exprimer ses revendications ?

On peut essayer de comprendre le fond du problème lié à la pénibilité d'un travail qui n'a pas l'exclusivité, car d'autres professions sont exposées également à des contraintes aussi fortes mais réalisent leur mission avec respect. On parle aussi d'une durée de travail excessive qui avoisine facilement les 3 heures voire 3 heures 30 par jour. Comment ne pas penser au personnel soignant qui actuellement ne compte même pas ses heures et qui s'investit avec dignité dans sa tâche ? On pourrait poursuivre cet inventaire qui viendrait confirmer que les éboueurs de notre ville ne font pas partie des plus malheureux, même si, aux dires des syndicats : « *la pénibilité au travail raccourcit leur espérance de vie, les éboueurs marseillais travaillent moins que leurs homologues lyonnais ou parisiens parce que le travail est plus dur dans la cité phocéenne.* » On peut citer aussi Patrick, un habitant des Bouches-du-Rhône, qui intervient sur RMC déclarant : « *les éboueurs ne veulent pas travailler plus, parce que les trois quarts d'entre eux font des journées derrière au black dans la maçonnerie, la peinture, le carrelage. Et d'autres sont patrons de restaurants, de bars de fourgons de pizza.* ». Force est de constater que cette profession ne semble pas jouir d'une image favorable.

Concernant la forme adoptée pour exprimer les désaccords, il n'y a aucune indulgence à apporter à des provocations devenues l'outil de négociation syndicale. Les syndicats jouent un rôle essentiel pour défendre les intérêts collectifs d'une profession mais ils dépassent leurs prérogatives quand ils utilisent la violence pour exprimer leur désaccord. La provocation de la pollution pour avoir gain de cause ne relève pas d'un processus démocratique auquel nous sommes tous attachés ; elle devient une entrave à la liberté, au droit de vivre des habitants dans un environnement qui doit être respecté, au droit des citoyens qui payent une redevance d'enlèvement des ordures ménagères.

Les poubelles représentent l'outil de propreté d'une ville. Elles ont pour objet de recueillir des déchets, elles se sont transformées en tas d'ordures, d'immondices et sont devenues des menaces épidémiques de contagion en raison du refus catégorique des professionnels de l'hygiène, des agents de collecte et de propreté. Sacs d'ordures éventrés, rues transformées en véritables dépotoirs : les pigeons et les gabians qui planent au-dessus des monticules de déchets rivalisent avec les rats pour se rassasier. Ces poubelles, débordant sur les rues, parfois même ensevelies sous des amoncellements de déchets, sont devenues les poubelles de la honte. La honte d'une profession « infectieuse » qui pollue volontairement une ville au détriment de ses habitants et de ses agents économiques ; la honte des autorités qui auraient pu apporter des solutions alternatives pour éviter cette débauche de pourriture ; la honte d'une ville, d'une capitale de la Méditerranée qui cherche à se remobiliser, à se montrer attractive et qui se trouve

de nouveau engluée dans l'image de la cité la plus sale de France. Regardez, respirez et vous comprendrez Marseille : une ville incapable de gérer ses conflits, de respecter les habitants, de valoriser ses immenses atouts. Quel gâchis, une ville si belle, si attirante qui se voit abimée, maltraitée, défigurée. Notre Cité Phocéenne mérite mieux !  
« *J'ai mal à Marseille* » finissent par dire les habitants médusés.

Au moment où j'écris ces lignes, une nouvelle grève débute au grand dam des marseillais.

Dans une période marquée par la pandémie, il ne manquerait plus que la peste maintenant !

Quoi qu'il en soit le mal est fait, certains commerçants déjà fragilisés par la crise sanitaire ont subi une catastrophe économique, les clients ont été également pris en otages. Le mythe de la ville sale vient renforcer la caricature et le folklore local qui font le bonheur de certains journalistes en peine de créativité. Nous avons toujours en mémoire la date du 22 Mai 2018 lorsque Marseille avait reçu le balai d'or de la ville la plus sale de France. On aurait préféré le ballon d'or !

<https://www.20minutes.fr/planete/2274991-20180522-marseille-recoit-balai-or-ville-plus-sale-france>

le rapport des Marseillais aux déchets s'inscrit dans une longue histoire. Depuis 2015, les habitants de la cité phocéenne ont connu au moins une grève par an, à l'exception de 2018. Pour autant, ils ne s'y habituent pas. Il ne faut pas que les poubelles de la honte viennent s'inviter dans notre ville comme un hôte indésirable. La coupe est pleine, il s'agit désormais de se mobiliser en développant une nouvelle représentation des déchets, centrée sur le thème du débat public

L'exaspération et la colère doivent céder la place à une perspective positive. Les éboueurs et les autorités doivent trouver un terrain d'entente loin de la colère et de l'incompréhension. Certains habitants sont mobilisés sur la propreté. Les uns participent aux nettoyages bénévoles, d'autres proposent des dispositifs disciplinaires. Nous avons vocation à rassembler différents acteurs sociaux, politiques, pour créer un collectif, intégrer une réflexion éthique concernant la propreté de la ville et les choix à envisager pour une ville propre et une société de la « bonne vie pour tous ».

A l'aube de cette nouvelle année c'est le vœu que l'on peut formuler pour que Marseille retrouve sa vraie réputation d'une ville propre et attractive.

J.C LE GALL